Document generated on 04/24/2024 4:26 a.m.

Intervention

On est partis pour rester!

Paul B. Vigneau

Volume 1, Number 4, 1979

URI: https://id.erudit.org/iderudit/57644ac

See table of contents

Publisher(s)

Intervention

ISSN

0705-1972 (print)
1923-256X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Vigneau, P. B. (1979). On est partis pour rester! *Intervention*, *1*(4), 34–35.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 1979

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

ON EST PARTIS POUR RESTER !

La colonisation de la Gaspésie, l'exode de l'est du Québec, le BAEQ, les opérations dignité, ça vous dit quelque chose? Une troupe de théâtre de Rimouski, "Les gens d'en bas", reprend les grandes lignes du drame d'une région du Québec malheureusement située trop loin des grands centres. Sous le thème révélateur de "On est partis pour rester", la troupe propose une critique du développement économique de l'Est du Québec qui se veut une sorte de synthèse de leurs créations collectives des deux dernières années.

Depuis cinq ans déjà, ils jouent devant des publics qui n'ont pas l'occasion de voir du théâtre parce qu'ils habitent à l'intérieur des terres et se situent donc hors des réseaux officiels qui passent par Québec, Rivière-du-Loup et Rimouski. Leur soirée de théâtre et de chansons parle de cette région, l'Est du Québec, et s'adresse avant tout aux gens de l'Est. Théâtre engagé, très engagé même...et, bien sûr, subventionné par les Affaires culturelles — une somme insignifiante selon eux, $4,000 — et par le Conseil des arts — de ce côté, ça va —. Théâtre engagé non seulement parce qu'il s'appuie sur une analyse économique de type marxiste et débouche sur la nécessité pour la classe des travailleurs de combattre l'exploitation capitaliste, mais aussi parce qu'on renvoit la balle au public en lui demandant ses réactions à la fin du spectacle.

Le travail de ces nouveaux "animateurs culturels" engendrerait souvent des débats sur le genre de développement que les gens des villages de l'intérieur désirent, parfois on assisterait à des débuts d'implication: on passe le chapeau pour signifier qu'on veut s'impliquer dans un projet qui assurera peut-être la survie de leur communauté, un moulin, par exemple. Dans les écoles, les jeunes s'informent sur cette lecture de leur histoire régionale.

Mais, qu'en est-il au juste de cette soirée de théâtre et de chansons? Un soir de mars, dans une grande salle d'un CEGEP de l'Est d'où la révolution ne devrait certes pas partir, une quarantaine de braves s'étaient déplacés pour rencontrer les cinq comédiens et deux techniciens qui arrivaient tout droit des pays d'en bas.

Leur spectacle aborde successivement trois grand thèmes. En premier lieu, la crise économique, persistante dans les régions, mais omniprésente. Le second traite du développement capitaliste, puis techno-bureaucratique dont fut victime l'est du Québec. Enfin, le spectateur a droit à un éloge des initiatives populaires de gens qui s'accrochent désespérément à leur territoire.

La crise

Sur scène, des gens du peuple jouent à la balle et le capitaliste les observe. Les premiers se renvoient la balle pour savoir qui est responsable de la crise économique. Après avoir tourné en rond, ils identifient le vrai coupable qui reçoit enfin la balle. La dernière scène sert de transition pour le sketch suivant qui voit le capitaliste américain, pollueur, aux prises avec la justice autochtone. Pour le punir d'avoir généreusement pollué l'environnement, le juge le condamne à une amende ridicule tout en le grondant gentiment en le tenant sur ses genoux.

Que faire devant cette justice à deux poids, deux mesures? Vous vous en doutez, les comédiens lancent la balle au public. On nous apprend aussi que notre participation politique, insignifiante, se limite à cocher un oui ou un non qui ne remet pas en cause l'ennemi capitaliste, le grand responsable de la crise. Une chanson d'accompagnement tente de nous convaincre que le peuple sera maître dans la maison un jour.

Polarisation de classes, donc, intérêts conflictuels entre le bon peuple et les capitalistes voraces, "les uns travaillent, les autres empochent". Cette opposition fondamentale et irréductible se trouve omniprésente tout au long du spectacle. Dans le langage des "Gens d'en bas", on est d'en haut de la pyramide sociale ou d'en bas... à l'est du Québec, il n'y aurait pas de milieu. Là-bas les choix sont exigeants pour les jeunes, s'exiler vers Montréal ou lutter pour rester comme l'ont fait ces comédiens. Ce choix nous amène à l'examen du type de développement qu'a connu cette région excentrique.

Le développement de l'est

On a bien "organisé la marche vers le bonheur" des pionniers de la Gaspésie. Le "reel de la colonisation" en retrace les principales étapes:

> "Les compagnies sont arrivées
> On a buché comme des damnés
> Elles ont rasé toutes les forêts
> comme si ça leur appartenait...

Quand ça n'a plus été payant
Les compagnies ont sacré l'camp
Nous autres on est devenu pêcheurs
pour la plupart cultivateurs..."

C'est bien connu l'Etat, par ses efforts de la planification et ses politiques de Welfare State s'ingénue à corriger les conséquences dorénavant inacceptables du développement capitaliste sauvage. Le dernier couplet du reel fait allusion au développement étatique à la québécoise:

"Pis un beau jour c'est arrivé
Y ont dit vous êtes sous-développés
On est encore tombés sus l'cul
C'était l'début du BAEQ..."

En gros,, les compagnies ont pillé ce qu'il y avait à piller, puis elles ont plié bagage. Aiguillonné par un clergé colonisateur, le peuple a été victime de ce développement sauvage. Le clergé qui détenait un leadership local n'aurait rien fait contre l'exode. Avec le courant progressiste de la révolution tranquille, l'Etat prend en charge le développement de ce qu'on appella à grands renforts de publicité la "région-pilote" de l'Est du Québec. En tout cas, l'Etat planifia l'exode, ou plutôt la relocalisation des "paroisses marginales": des gens de St-Thomas-de-Cherbourg, Sacré-Coeur-des-Landes, St-Jean-de-Bréboeuf, St-Octave-de-l'Avenir, St-Bernard-des-Lacs, St-Edmond-de-Pabos, St-Paulin-d'Allibaire et de St-Nil ont pris le chemin des HLM de Matane à Montréal.

La troupe n'est pas tendre envers la planification des experts de l'Etat et la complicité des élites locales, députés, fonctionnaires et clergé, bref envers tous ceux qui sont perçus comme des freins aux initiatives populaires.

Les initiatives populaires

Si le problème des gens de l'est vient de l'exploitation capitaliste et plus profondément du fait que leur développement a sans cesse été orquestré par des personnes vivant à l'extérieur de leur région, capitalistes américains et planificateurs de l'Etat, seule la réappropriation du développement par la population locale atténuera l'exode des jeunes et des moins jeunes vers le centre du Québec. Tel est le message de la troisième partie et même de tout leur spectacle.

Ce "combat pour rester" met en scène le député, le fonctionnaire et la population. Le peuple crie: "la manne, c'est pour les gros", le fonctionnaire fait l'éloge des "self-made men" dont la région a besoin comme leaders du développement et le député comptabilise ses "Canada au travail", ses P.I.L. — ces symboles de la dépendance — et donnent des emplois à ceux qui votent du bon bord. Le peuple n'a d'autre choix que de s'en sortir par ses seules initiatives locales.

Les comédiens ont choisi de symboliser la corvée populaire qui a donné naissance au moulin de St-Esprit. Les gens construisent un moulin qui va enfin leur appartenir, même les femmes s'en mêlent. Du moins sur scène, les femmes ne veulent pas se limiter à préparer les sandwichs: on passe un couplet sur le féminisme. Plus tôt, la seule comédienne avait lancé une allusion en faveur de l'avortement. En clair, les femmes veulent participer à part entière à ces initiatives populaires.

La population doit se battre contre le fonctionnaire et le député péquiste en "bobette" imagée d'une fleur de lys située au centre plutôt qu'à la périphérie. Ainsi le député lancera aux gens que leur projet ne s'inscrit malheureusement pas dans le cadre d'une planification globale. Le comédien qui joue ce rôle se promène alors dans la salle tandis que les autres s'assoient parmi le public. Ils se mettent à harranguer le député. Ils se moquent de l'appareil politique et bureaucratique.

La seule ténacité de la population permet au projet d'aboutir. A l'ouverture officielle, monsieur le ministre se déplace pour s'approprier les félicitations d'usage et lancer son message qui tourne autour de la construction du pays.

La troupe se range plutôt du côté de ceux qui combattent l'exploitation capitaliste. La soirées se termine sur un leitmotif: "la classe des travailleurs changera le monde".

Et alors?

Le spectateur d'un petit village de l'est du Québec reconnaît sans doute sa région, son drame. Suit-il jusqu'au bout l'analyse des jeunes comédiens? En tout cas, il se trouve confronté à une analyse marxiste du développement de l'est qui aboutit pour le peuple à la nécessité de se débarrasser des gros capitalistes étrangers, l'ennemi.

De plus, il sera exposé à quelques thèmes féministes: les femmes ne veulent plus se limiter aux travaux ménagers et elles réclament le droit de disposer de leur corps. Ce thème colle-t-il plus aux revendications urbaines qu'à celles des Gaspésiennes?

Enfin, il a des chances d'être sensibilisé à l'importance des initiatives populaires pour survivre dans ce coin de pays. Ce thème de l'autogestion communautaire m'apparaît le mieux traité par les comédiens. Pour les gens de l'est, cela représente peut-être la dernière chance...

Cependant, le spectateur de l'est contestera sans doute le jugement sévère que la troupe porte sur le clergé de la région. Le spectacle laisse croire que les curés d'en bas n'ont rien fait contre la fermeture des paroisses. Je ne connais pas l'histoire de toutes les paroisses de la Gaspésie, mais je crois que le Gaspésien moyen se retrouve sans doute plus dans ses leaders traditionnels. Les opérations dignité I, II et III auraient-elles mobilisé autant de gens et connu autant de succès sans l'implication de leaders traditionnels comme le curé Banville? Il ne faut quand même pas voir des réactionnaires partout!

Qui pouvait le plus facilement mobiliser une population traditionnelle?

Si l'on oublie cette carence de leur analyse du développement et les clichés autour des gros méchants de capitalistes et du bon peuple, il faut admettre que les comédiens réussissent à garder l'attention du spectateur pendant près de trois heures, si l'on inclue la discussion qui termine la soirée de théâtre et de chansons.

Avec "On est partis pour rester", "Les gens d'en bas" présentent un théâtre engagé qui passe plus qu'il ne trépasse, mais il faudrait confirmer auprès du spectateur de St-Jean-de-Cherbourg. . .

Paul Vigneau